

## Préface

✍ définir objet (ceci journal des bords de période à telle période)

C'est notre récit, à nous, les deux entités vivantes. Au travers de ma pensée et de la présence d'une coéquipière marginale appelée « Moisissure, nous espérons pouvoir vous transmettre l'expérience de nos vie en commun. Il s'agit d'une rencontre, d'une insistance à vivre ensemble dans un appartement. Vous découvrirez mes appréhensions d'humain·e face à la présence d'une autre forme de vie. La question d'une coexistence délicate mais néanmoins vitale se pose si l'on veut se donner une chance de repenser le monde du vivant aujourd'hui et pour demain. ✍

## Mon inattention

On s'était retrouvé·e face à face tant de fois, dans « mon » appartement, qu'on a fini par le partager.

« Moisissure » a commencé à me surprendre, presque à la fin de 2020, dans un « chez moi » où j'étais censé·e vivre seul·e. Le plus souvent, elle subsistait dans mes restes alimentaires quand je m'absentais trop longtemps ou bien quand je les avais tout simplement oublié quelque part, hors de ma vue, dans « mon » appartement. Ces petits « accidents », causés soit par mon inattention ou bien mon laisser-aller, finirent petit à petit par être les bienvenus. Je commençais à regarder « Moisissure » différemment. Si j'ouvrais un tupperware contenant des pâtes avec des légumes, que j'avais abandonnées depuis seulement trois jours, « Moisissure » pouvait être délicatement fibreuse, cotonneuse. Parfois elle se présentait dans de jolies nuances gris bleu-vert et d'autres fois elle apparaissait dans des teintes blanchâtres. Quand il s'agissait de fruits, une partie d'elle se manifestait de manière plus brusque, sa substance, plus humide, brunissait et laissait apparaître les tissus pourris et affaissés. Si on appuyait sur cette zone, la surface cédaient en devenant une bouillie visqueuse. Son odeur, quant à elle, restait discrète au début, légèrement acide, mais pouvait vite devenir désagréable si on la laissait se développer trop longtemps.

Je finissais par m'en débarrasser au bout d'un moment, avec le bout d'une fourchette, la texture étant devenue trop gluante pour être touchée avec les doigts. Après tout, elle n'avait pas sa place « chez moi ».

C'est en 2025 que ma prise de conscience a commencé à éclore. Au même moment, je lisais cette déclaration d'Anna Tsing : « Une part de ce que la modernité appelle progrès qualifie quatre siècles de dispositifs qui permettent de ne pas avoir à faire attention aux altérités, aux autres formes de vie, aux écosystèmes. » Elle faisait écho à une réflexion naissante, alors que le contexte urbain était devenu mon quotidien.

Voilà plusieurs années que je me suis éloigné·e d'une existence rustique, provoquant, peut-être une rupture plus nette dans mon rapport au vivant, aussi vaste soit-il. Notamment sur cette forme de vie que j'avais nommé sans plus de précisions « Moisissure ».

Elle était très douée pour se manifester là où c'était difficile pour moi d'entrevoir quelque chose. De par ma modeste taille par exemple. C'est notamment le cas avec le fond des placards surélevés, dans lesquels retrouver un citron dévoilant un dégradé verdâtre et grisâtre de spores n'était pas déroutant ni surprenant. Mais elle se permettait également de se présenter dans des endroits plus communs, comme sur les aliments de « mon » frigo. Je commençais à me dire, ironiquement, qu'elle et ces endroits formaient presque une alliance.

J'avais l'impression qu'elle appréciait mes moments d'inattention. Elle continuait à me surprendre, et à renaître dans les endroits cachés de « mon » appartement. Cela entraîna chez moi une quête permanente des états de pourrissements de « Moisissure ». Ma recherche s'intensifia doucement, avec amusement et occasionnellement. Mon intérêt à observer « moisissure », de capturer son image à chacune de ses apparitions, suscitait en moi une attente permanente.

✍ Lors d'un de mes déménagements, je retrouvais un pot en terre cuite fermé avec son couvercle. Il était caché au fin fond de mon rangement à cuisine, un endroit un peu compliqué à atteindre car trop encombré. À l'intérieur du pot logeait d'anciens noyaux d'avocats noyés dans l'eau. Il s'était créée une mixture pourrie, liquide et épaisse qui rappelait les algues vertes sombres qu'on peut retrouver au large des plages. Les noyaux quant à eux étaient pratiquement disloqués. Je les avais tout simplement oublié, « Moisissure » ne les avait pas épargnés. ✍

Peu à peu, je me questionnais sur l'immortalité de mon hôte, puisqu'elle revenais toujours, sous une autre forme ; elle ne disparaissait jamais réellement.

J'étais encore loin d'appeler ceci une « relation ». C'était plutôt une sorte de fascination devant cet écosystème qui vivait dans « mon » appartement et que je percevais éloigné de moi, et surtout non désirable. Cet attrait, resté latent pendant des années venait de connaître un tournant.

(note = être + dans le descriptif : couleurs, formes, les endroits apparitions (quels aliments ou autres), odeurs, ancrer plus sur une sorte de pistage d'apparitions + comment le comportement change par une autre présence + "séduction" physique, récit ponctué d'observation)

## Une élaboration commune

Doucement, « mon » appartement semblait devenir un lieu de prolifération de « Moisissure » sans doute en raison de la température et de l'humidité qu'il offrait. Je commençais à connaître les endroits où elle apparaissait.

La nourriture abandonnée dans « mon » frigo, n'était pas encore assez datée pour être jetée, mais suffisamment pour me dégoûter ; je me sentais pris-e au piège de mon indécision.

Posée sur la gazinière depuis quelques jours, la casserole de riz cuit se recouvrait de filaments cendrés en chaîne avec des sortes de billes noires à leur extrémité pointant vers le haut.

Ma propre présence paraissait ensemençer les éclosions de « Moisissure » dans l'appartement. Cela faisait écho aux mots d'Anna Tsing : « Les champignons, en particulier, sont toujours là, et sur les marges indociles de l'empire humain, ils permettent encore à celles et ceux qui savent déambuler de faire l'expérience d'un plaisir non domestiqué ». « Moisissure » régnait dans les placards, dans le frigo, au plafond au-dessus de la douche, comme si elle attendait mon inadvertance pour se présenter à moi et provoquer une rencontre.

2025 représente pour moi un moment charnière où les connaissances, les lectures que j'avais accumulées résonnèrent avec mes modestes observations de « Moisissure ». Il ne s'agissait plus seulement de la trouver jolie, mais de considérer les autres aspects relatifs à son essence.

J'ouvris une brèche en ne désignant plus « Moisissure » de simple accident. Je la considérais maintenant comme une relation sympathique, une compagne de l'humain·e, qui a toujours été là à notre insu.

Lentement l'appartement ne m'apparaissait plus comme un lieu neutre ou maîtrisé, mais comme un habitat partagé propice à des transformations. On se devait de vivre ensemble, au sein d'une société occidentale qui refoule le rapport entre l'humain·e et les formes de vie non-domestiquées. Comme l'a énoncé Baptiste Morizot : « La crise de nos relations au vivant est une crise de la sensibilité parce que les relations que nous avons pris l'habitude d'entretenir avec les vivants sont des relations à la "nature". » Je trouve cette affirmation éclairante sur nos manières de nous différencier de cette « nature », de s'en détacher pour mieux la dominer, en la considérant comme bien matériel.

Depuis mon point de vue d'humain·e, j'avais appris à regarder les formes de vie au travers de ce qu'elles m'apportaient et leur utilité. Enfant, on m'enseignait, à l'école notamment, le terme banal de « mauvaises herbes », comme s'il désignait quelque chose de néfaste. Inconsciemment conditionné·e, je déshermais ma parcelle de jardin pour la « nettoyer » et la rendre « cultivable » en arrachant les « mauvaises herbes ». Je remercie le bon sens de mes parents qui m'ont fait comprendre à l'époque, que les herbes n'étaient pas mauvaises, simplement non-désirées et considérées inutiles.

Sans doute, parce que je suis une campagnarde dont l'ascension citadine est avérée, je perçois plus précisément aujourd'hui « mon » appartement comme le lieu d'une rencontre avec le vivant comme « Moisissure ». Je rumine sur la pensée de Tsing : « Vivre dans les ruines du capitalisme est sans doute, et en tout état de cause, notre destin, mais nous n'y serons pas seul·es et nous y côtoierons des êtres redoutables. » « Moisissure » est certainement redoutable par sa capacité à survivre dans mes traces et mes débris.

Refuser la confrontation entre l'humain·e et les autres formes de vie, c'est peut-être laisser la place aux êtres « non désirables » ; sans doute nous pouvons imaginer la fin de quelque chose, sur les ruines de l'Anthropocène, de nouvelles formes de relations aux vivants qui naissent, **une ontologie relationnelle comme la conceptualisée Anna tsing (à citer)** . Ma relation avec « Moisissure » m'apprend tous les jours que je dois commencer à m'allier.

(note = ruines apparition un peu brusque très certainement (je suis naze en transition punaise, sans doute + évoqué appartement = terrain, vision + des zones de moisissure (par exemple le placard)))

## L'engagement d'une cohabitation

(déroulement encore trop rapide, accentuer doute, transition conflit et décisions)

L'habitat dans lequel je vis a été conçu pour qu'il corresponde aux humain-es. Tolérant, tout au plus, les quelques espèces qui ont l'honneur d'être appelées les « animaux de compagnie ».

En vivant dans cet appartement, j'ai fini par le reconnaître comme un habitat sensible, aimable et accueillant pour « Moisissure ». Je me disais sarcastiquement qu'une structure inerte avait plus d'empathie que moi. J'étais l'entité qui faisait barrière à la relation.

✍ Ces réflexions ont suscité en moi l'envie de rejoindre cette autre forme de vie. Plus que du respect, je voulais donner confiance à « Moisissure », lui prouver qu'elle pouvait sortir des placards pour qu'elle puisse exister sans se cacher.

==(mettre morizot : "attention de l'habitat")

Même si grâce à elle, ma sensibilité sur les formes de vie s'était intensifiée, je ne peux vivre avec « Moisissure » sans précautions. Elle témoignait d'un vivant altéré, malade, causé par une négligence, une non-intention, un manque d'empathie de ma part...

Je laissais moisir des fruits volontairement, leur laissant la place de vivre sur la table de mon salon. Il y'avait parfois des légumes, surtout les aubergines car elles pourrissent assez rapidement, même dans le frigo. Je les mettais en évidence dans « mon » appartement, à l'air libre, pour regarder « Moisissure » se développer jusqu'à ce qu'elle se liquéfie. Sans jamais ignorer un certain danger pour ma santé.

Je devais prendre une décision face à ce paradoxe, entre mon souhait de la laisser proliférer à l'air libre, et le risque de me rendre l'appartement invivable.

Comment faire pour coexister avec « Moisissure » sans lui imposer de vivre cachée. Il fallait prendre soin d'elle et de notre relation..

En novembre 2025, j'ai commencé à produire des mères de kombucha. Mes trois premières tentatives furent décourageantes. À partir du moment où je rangeais ces préparations dans un placard, hors de ma vue, « Moisissure » venait contaminer le thé sucré et le champignon qui s'y formait. ✍

(gradation sur cette première interrogation + mes observation type laboratoire, expérimentation (même s.f) ( de mon travail photo) sans doute parler ici du kombucha)

En introduisant des pleurotes grises, j'amorçais prudemment une potentielle et future cohabitation. Je ne savais pas encore si cet environnement nous conviendrait. Toutes mes recherches convergeaient vers une cohabitation possible.

==S'élaner dans cette nouvelle alliance avec du mycélium s'est fondée lors de mes explorations concernant mes questionnements. Suite à la recommandation de lire Vinciane Despret « In vivo » je m'offrais à la découverte. ==